Pascal Payen, Évelyne Scheid-Tissinier (éd.),
Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets,
nouvelles approches

Turnhout, Brepols, coll. « Antiquité et sciences humaines, la traversée
des frontières », I, 2012, 441 p.

Benoît Vermander

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26535>
DOI : 10.4000/assr.26535
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014
Pagination : 275
ISBN : 978-2-7132-2467-6
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Benoît Vermander, « Pascal Payen, Évelyne Scheid-Tissinier (éd.), Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets, nouvelles approches », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 19 mai 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26535> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.26535>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Pascal Payen, Évelyne Scheid-Tissinier (éd.), Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets, nouvelles approches

Turnhout, Brepols, coll. « Antiquité et sciences humaines, la traversée des frontières », I, 2012, 441 p.

Benoît Vermander

RÉFÉRENCE

Pascal Payen, Évelyne Scheid-Tissinier (éd.), Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets, nouvelles approches, Turnhout, Brepols, coll. « Antiquité et sciences humaines, la traversée des frontières », I, 2012, 441 p.

- 1 L'introduction de l'ouvrage en dessine clairement le contexte et l'intention : à partir du tout début du ^{xx}e siècle, l'irruption des méthodes et résultats de l'anthropologie dans les études classiques se manifeste dans de nouvelles problématiques dont témoignent les œuvres de Gustave Glotz, Marcel Mauss et Louis Gernet. Après une éclipse de l'intérêt pour les études comparatistes, éclipse qui durera une bonne trentaine d'années, les travaux de l'école helléniste française (Vernant, Vidal-Naquet, Detienne) semblent opérer une jonction durable entre l'étude des sociétés anciennes et les apports d'une anthropologie elle-même profondément renouvelée. Jonction facilitée par les glissements de sujets et méthodes qui s'opèrent au même moment dans la pratique historique dans son ensemble.

Pourtant, vers le milieu des années 1980, Nicole Loraux, qui avait elle-même participé à cette entreprise, est l'une de celles qui contribuent à en rectifier le cours, pointant les risques d'effacement des dimensions tant historique que politique qui en menaçaient l'exercice, tout en suggérant de possibles champs d'investigation liés aux pratiques politiques, judiciaires et sociales. Des soupçons n'en restent pas moins périodiquement émis quant aux gauchissements que les méthodes anthropologiques seraient susceptibles de faire subir à l'étude de la dynamique historique des sociétés antiques, dans leur dimension économique notamment. Résultat de journées d'étude tenues durant l'année 2010, le présent volume entend donc réfléchir sur la fécondité des rapprochements effectués ou à effectuer entre les méthodes anthropologiques, historiques, archéologiques ou encore d'analyse littéraire, tout en précisant à l'occasion les limites de l'exercice et les précautions à observer pour qui s'engage en pareille entreprise. Trois thèmes structurent le déroulement de l'ensemble : « Échanges et transferts » ; « Identités et représentations » ; « Schémas culturels et modèles sociaux ».

- 2 La première contribution, signée par Vincent Azoulay, ne s'essaie pas seulement à penser l'écart entre étude du « don » et analyse de la « valeur » – son objet explicite. Elle précise aussi les enjeux et débats liés à la pratique d'une anthropologie historique des sociétés anciennes, alertant sur le risque que représenterait la continuation d'une histoire des sociétés anciennes fondée uniquement sur les références anthropologiques qui furent celles de Vidal-Naquet ou Vernant, alors que l'anthropologie doute profondément tant de ses objets que de ses méthodes. C'est un « droit d'inventaire » qui doit donc être exercé. Pareil droit d'inventaire justifie la longue lecture de la postérité donnée à la notion maussienne de « don », lecture par laquelle l'auteur en affirme l'intérêt heuristique préservé tout en l'insérant dans une approche successivement diachronique puis synchronique des formes de circulation de la valeur. Le fruit à tirer est donné au travers de la comparaison pragmatique des modes de thésaurisation et

échange en mondes grec et perse : les « idéaltypes » au travers desquels l'économie de ces deux mondes est le plus souvent décrite sont ici fortement relativisés, sans effacer pour autant l'originalité de leurs mises en circulation de la valeur. Ton Derks adopte une stratégie similaire dans son étude des rites de passage en monde romain : il se livre tout d'abord à un bilan critique des tournants successifs opérés par la discipline archéologique, puis en applique les leçons à une approche pluridisciplinaire et prudente de son sujet d'étude, effectuant pour la notion de « rites de passage » une opération de relecture quelque peu similaire à celle que Vincent Azoulay mettait en œuvre pour le « don », ce à partir d'un matériau d'étude constitué de statuettes, sanctuaires et ex-voto. Il tente de cerner au plus près la réalité sociale des rites de passage à l'âge adulte, et montre notamment qu'au moins pour des cas bien documentés ils concernaient tout autant les filles que les garçons, inscrivant de ce fait le rite de la prise de toga dans un paysage bien plus vaste, dont de nombreux aspects nous restent très peu connus. Dans cette première partie enfin, une contribution de Nicholas Purcell sur l'anthropologie de la vente en Grèce et à Rome est à lire en parallèle avec celle de Vincent Azoulay. Elle esquisse un programme de recherche qui porte tant sur l'encadrement légal que la valeur symbolique des transactions, leurs effets sur l'identité même de l'individu ou de la communauté impliqués, les frontières du vendable et du non vendable, et enfin l'inventivité et « l'effervescence » (le mot est de Mauss) des modes de transaction dans le monde antique.

- 3 La partie sur « Identités et représentations » s'ouvre par une contribution de Corinne Bonnet portant sur identités religieuses et pluralité culturelle et monde phénicien. Une lecture de Lévi-Strauss par Descola rappelle dès l'entrée que « l'identité se forge par des interactions sur les frontières » (p. 101), maxime que l'auteur commente et nuance pour ouvrir à l'étude des fluides distinctions qui régissent l'écart entre religions « polythéistes » et « monothéistes » par exemple. L'examen des transformations du temple de Sidon à la fin de l'époque perse et durant l'époque hellénistique témoigne ici des négociations identitaires qui se produisent dans une communauté aux origines ethniques mêlées, pour laquelle l'emprunt des formes plastiques des dieux grecs n'abolit pas mais bien plutôt « épanouit » la personnalité des divinités locales, ce au travers d'opérations rituelles qui composent et recomposent l'espace même de la communauté.
- 4 La contribution suivante, celle de Pauline Schmitt Pantel, m'a semblé particulièrement précieuse, parce qu'elle donne un écho vivant, personnel et très informé du difficile dialogue, du « chassé croisé » entre anthropologie et histoire antique déjà évoqué en introduction et dans les articles qui la précèdent, les notes de bas de page énumérant et ordonnant les contributions, connues et moins connues, qui ont marqué l'évolution du champ. L'auteur explore ensuite sa propre tentative de renouveler une « histoire des mœurs » qui fasse droit au politique, tentative qu'elle illustre par un parcours de l'idéologie funéraire de la cité athénienne. L'article qui suit immédiatement (Violette Sebillotte Cuchet) complète très heureusement le précédent en reprenant les développements de l'anthropologie des sociétés antiques sous l'angle de l'histoire des femmes (les travaux d'Annette Weiner et ceux qui lui succèdent sont fort bien évoqués), tout en esquissant un programme de travail : il ne s'agit plus aujourd'hui de reconnaître la différence des sexes dans l'histoire mais bien de faire une histoire de la différence des sexes. L'émergence de pareil programme au cours des dernières décennies est retracée au travers d'une lecture des apports de, notamment, Nicole Loraux, Françoise Héritier et Sandra Boehringer, comme des histoires générales de la

sexualité antique (Veyne, Foucault). « L'enjeu des études sur le genre, entendu désormais comme interrogation sur la part prise par la différence des sexes dans les sociétés, est de déterminer où, quand et comment la différence des sexes est significative. » (p. 170) Une position illustrée ici par une lecture un peu rapide du mythe de Pandore : l'opposition entre l'homme et la femme n'a de sens, chez Hésiode, que dans le contexte d'une société condamnée à s'organiser autour de la production et de la reproduction (p. 171-172).

- 5 Maurizio Bettini procède à l'inverse de ce que font les auteurs des contributions précédentes. Il analyse de près – et avec verve – un objet très précis : la représentation du *lar familiaris*, au travers surtout du prisme fourni par un texte de Plaute, ce pour en tirer quelques considérations méthodologiques à partir desquelles il revient sur son matériau de départ. En ressort le portrait d'un dieu « sans façons », dont la proximité avec la maisonnée est d'allure presque « canine ». L'auteur entend ainsi illustrer la fécondité d'une approche « émique » de la religion romaine, approche ancrée dans une approche aussi lexicale que possible du corpus des textes. Ainsi, le *monstrum* romain ne renvoie guère aux connotations de notre « monstre », mais bien au rappel (*monere*) que la *pax deorum* a été violée et qu'il faut en découvrir la cause (p. 191). C'est une telle approche qui, en finale, permet d'inscrire le lare dans la « plèbe divine » (*plebs superum*, Ovide) et d'appréhender comment cette figure joue son rôle dans le réseau des relations quotidiennes, bloquant ou débloquent l'échange selon la mémoire qu'elle garde des grâces reçues, assurant dans le premier cas le maintien de la réciprocité et des équilibres au sein de la parentèle et du voisinage.
- 6 Pascal Payen ouvre la troisième partie (« schémas culturels et modèles sociaux ») par un article consacré à la violence de guerre en Grèce ancienne. L'originalité de l'article est de penser la relation entre la violence et la guerre comme problème qui nourrit la réflexion des auteurs grecs sur le fait guerrier lui-même. Pascal Payen fait jouer ensemble les contributions de hellénistes, depuis le volume collectif *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne* (1968), et les apports d'anthropologues tels que Clastres, Descola, Héritier, dessinant un programme comparatif et structural de facture assez classique mais solidement charpenté. Il dégage le processus par lequel *stasis*, *polemos* et *eirenè* sont devenues des catégories générales : loin d'être un état de nature, la guerre apparaît comme un instrument auquel les cités peuvent choisir de recourir, et la sédition (*stasis*) est elle-même nourrie par la guerre extérieure. En réciproque, « la division assumée est la manière proprement grecque de constituer une cité » (p. 232). La gestion de la division n'implique pas nécessairement le recours à la violence. Parallèlement, dans les guerres extérieures, l'anéantissement de l'ennemi résulte parfois d'une stratégie d'évitement plutôt que d'affrontement direct avec lui. Guerre et violence apparaissent en définitive comme catégories de pensée par lesquelles construire un certain nombre de situations logiquement articulées. La question de « l'écriture de la violence » survient sur ce fond : comment, en droit et en fait, dire ce qui tout à la fois échappe à la raison et reste cependant le résultat de choix effectués sur un horizon de possibles ?
- 7 Adeline Grand-Clément s'intéresse à la bigarrure (*poikilia*), sur fond d'anthropologie des couleurs (Louis Gernet s'était déjà penché sur le lexique chromatique grec). La *poikilia* désigne d'abord l'étrangeté – celle du combattant non grec notamment – moins primitivité que décadence. Mais c'est dire aussi qu'elle joue comme piège enchanteur, comme marque et arme de la *mêtis*, comme part, aussi, d'un ensemble de motifs qui

agitent les puissances de l'imaginaire. Elle est, en fin de compte, l'espace de l'hybridité – celle où la rencontre reste encore possible (p. 260). L'étude d'Éveline Scheid-Tissinier s'inscrit dans un registre voisin en s'attardant sur l'usage des émotions dans la culture grecque. L'auteur balise d'abord un champ marqué par des études comme celles de Bruno Snell consacrées à la psychologie épique (p. 153), les nombreuses réflexions consacrées à la colère d'Achille, les travaux situant les émotions dans un système culturel d'ensemble (Redfield, 1975), ou ceux creusant en leur intime des émotions telles que la honte, le désir de vengeance ou la douleur. Elle se consacre ensuite à l'exploration de la colère, soulignant la variété de son lexique et la précision des descriptions concernant ses effets et son extinction. Les expressions somatiques de la colère font l'objet d'un traitement privilégié, car elles soulignent sa dramatisation possible et ses usages. « Loin de surgir comme une pulsion élémentaire dont l'expression soudaine produirait des effets incontrôlés, la colère se présente donc comme une manifestation sociale codifiée, qui suppose la mise en œuvre d'un certain nombre de stratégies. » (p. 281-282) Elle implique donc une communauté. La question grecque est celle de la gestion de la colère, qui passe non par sa répression mais par sa régulation. Rien d'étonnant en définitive que, pour Aristote, le fruit d'un usage bien raisonné de la colère ne soit autre que la douceur (*praotês*) (p. 288-289).

- 8 Deux articles complètent ce volume. Celui d'Emmanuelle Valette est consacré à l'écriture du *carmen*, tissant autour de textes de Properce, Tibulle et Ovide, une réflexion sur les étagements et stratégies d'une poésie romaine qui se réfère sans cesse à la matérialité de son inscription – tablette, papyrus, pierre, bronze – comme à diverses pratiques d'écriture – la lettre, l'écriture secrète, l'inscription funéraire, le relevé comptable ou l'exercice scolaire. La poésie romaine explore donc les potentialités des supports et pratiques d'écriture comme les relations unissant auteur, dédicataire et lecteur. L'approche anthropologique des textes permet ici de ne pas séparer l'étude des textes de celles des conditions et vecteurs de leur réception. Le chapitre final (Andreas Wittenburg) est consacré à l'histoire des relations entre études classiques et anthropologie en Allemagne. Il commence son récit avec le début de la publication de la deuxième édition de la *Geschichte der Altentums* (1907) d'Eduard Meyer, dont il fait un personnage emblématique tant des intuitions que des graves échecs de l'anthropologie historique allemande, sur un fond politique particulièrement tourmenté. Le reste de l'article est consacré à la normalisation progressive du champ, encore que l'auteur déplore la coupure qui continue à exister entre recherches allemande et française comme la prudence des institutions académiques d'Outre-Rhin.
- 9 Cet ouvrage, dont les contributions sont dans l'ensemble excellentes, n'en juxtapose pas moins les chapitres sans que les « nouvelles approches » promises par le titre ressortent en transversale. Il reste dominé par les historiens – comme ce fut toujours le cas en la matière – même s'il serait injuste de parler seulement d'« ethnohistoire » : plusieurs des essais réunis ressortent pleinement de « l'anthropologie historique ». Notons pourtant que l'approche comparatiste, dont plusieurs auteurs se font les avocats, reste ici peu pratiquée, les études de cas formant l'essentiel des chapitres. Je dirais en dernier lieu que ce volume est particulièrement précieux pour retracer le développement de la discipline. Les auteurs reviennent à plusieurs reprises sur les mêmes moments, les mêmes figures, ou les mêmes œuvres, mais d'une façon qui en diversifie heureusement l'approche et l'appréciation. En ce sens, il constitue bien un jalon, même si le renouvellement du sujet passera sans doute par une utilisation encore plus audacieuse et créative des ressources offertes par l'anthropologie contemporaine –

à supposer qu'il soit possible dans la situation présente de les identifier et d'en faire usage.